

« Quand Lacan évoque le père réel : qu'en est-il ? »

(Texte repris après une intervention un mercredi à l'EPEP en 2019)

Louis Sciara

Nous devons à Lacan d'avoir introduit la notion de père réel. Je souhaite faire part de ma lecture. Il en ressort toute sa complexité. Lacan en a donné plusieurs définitions sans qu'aucune ne la fige en dogme conceptuel. Tant mieux. Ce n'est pas si étonnant puisque le signifiant Réel renvoie à diverses acceptions au fur et à mesure de son élaboration théorique. Nous en retenons surtout que le Réel a été pour lui son symptôme et qu'il a ainsi désigné à la fois la dimension et la catégorie de l'impossible, une des consistances du nœud borroméen et la structure même du sujet divisé une fois nouée borroméennement. En ce qui me concerne, je considère que le Réel est un concept essentiel chez Lacan, celui qui me met au travail dans chaque situation clinique. Il s'en déduit qu'en parlant du père réel, Lacan élargit notre lecture théorique de l'agent père. Il glisse peu à peu du père symbolique (depuis Freud avec le père mort, *l'urvater*, jusqu'à l'*Au-moins-Un* ; de l'identification au père à la question du *trait unaire* - un trait non positivé qui marque du Un et de la différence à partir de quoi il peut y avoir de la référence pour un sujet) au père réel en passant par le père imaginaire (celui des fantasmagories des enfants au gré des processus d'identification / figure d'opérateur de la castration et même de la privation du phallus symbolique pour la mère). Il en ressort que Lacan, sans jamais abandonner ces trois registres du père, les a mis au travail différemment par le biais des diverses acceptions du *Nom-du-père* et par les *noms-du-père*. J'ai essayé dans mon ouvrage de 2016, *Retour sur la fonction paternelle dans la clinique contemporaine* (humus, érès), de nouer à ma manière ce que j'ai entendu des élaborations de Lacan sur le père réel, le père comme nom et le *Nom-du-père* Réel, en proposant une formulation qui vaut ce qu'elle vaut : « le Réel du dire du père ».

N'oublions pas que ce travail de Lacan sur la fonction paternelle a une visée précise : celle de parvenir à se désaliéner du père durant le processus, de la cure en transmettant des outils de réflexion qui permettent de mieux se repérer, de pouvoir s'en passer à condition de s'en servir.

Lacan énoncera à propos du père symbolique que « le père mort, c'est le *Nom-du-père* » dans *Les formations de l'inconscient*, prenant appui sur deux signifiants le phallus symbolique et le *Nom-du-père*. Entérinant la conception freudienne du père mort, il prendra ses distances par rapport à une conception Une et univoque du père mort de la horde, mettant peu à peu l'accent sur le défaut du *Nom-du-père* qui se situe dans le trou du Symbolique, le trou dans la langue. Ce virage théorique de Lacan se fait entendre dans le séminaire du 20 novembre 1963, *Les Noms du Père*, quand il souligne le caractère imprononçable du nom du Dieu de l'Ancien Testament et la formulation : « je suis ce que je suis » (*Elyeh acher Elyeh*). Autre sans nom,

Dieu désigne et recouvre ce qui fait trou dans le Symbolique. Il relève de l'indicible. Dans ce même séminaire, il anticipe la question d'une pluralité des *noms-du-père*, nous orientant, me semble-t-il, de plus en plus vers l'énigme du père réel qui relève d'un indicible qui file entre les mots et qui échappe aux élucubrations imaginaires et infantiles qui ont trait au père imaginaire.

Avant de reprendre le fil conducteur de Lacan, je ferai remarquer que le signifiant réel dans le discours ordinaire renvoie à ce qui existe, à ce qui est, à un fait, à une chose, à un personnage. En ce sens, il pourrait résonner comme un fait d'évidence, comme une représentation qui va de soi. Ainsi, le père « réel » est spontanément entendu comme celui qui est incarné, celui de la réalité supposée tangible et qui occupe l'espace familial, voire celui qui serait le géniteur biologique. Nous savons à quel point cette question de la place du tiers est brûlante dans la clinique de l'enfant, en recevant les familles. Elle nous interpelle dans le transfert beaucoup plus qu'avec l'adulte où elle relève d'un après-coup et d'une certaine façon d'une reconstruction. Mon intervention va dans le sens d'une précaution à utiliser cette terminologie du « père réel ».

Dans son séminaire *Les formations de l'inconscient*, Lacan va déployer les trois temps de l'Œdipe. Il considère le premier temps comme celui où l'*infans* est assujéti à l'Autre se situant en position d'en être le phallus. Dans la leçon du 22 janvier 1958, Lacan évoque, me semble-t-il, le père réel, précisément comme celui dont la parole est transmise à l'*infans* par l'Autre maternel (second temps logique de l'Œdipe), pour lui faire entendre une parole d'Altérité qui pourrait le décaler de sa position subjective initiale d'être le phallus de la mère. Dans mon ouvrage cité, j'ai insisté sur cette phase pivot fondamentale, ce second temps, déterminant quant à initier la transmission de ce que j'ai nommé « le Réel du dire du père, qui fait le trou de la structure subjective : celui du désir du sujet ». En effet, c'est ce Réel porté par la parole de la mère qui peut lui permettre d'entendre, non seulement qu'elle peut-être manquante à son égard, qu'il n'est pas tout pour elle, mais surtout cette dimension sexuelle et désirante qui concerne la mère qui se réfère à un tiers qui a le phallus et dont elle se fait la messagère du dire. Cette seconde phase logique est importante pour qu'émerge chez le petit d'homme ce renoncement à être le phallus de l'Autre.

Pourquoi ai-je avancé cette formulation complexe du « Réel du dire du père » et comment l'entendre ? C'est justement pour mettre l'accent sur ce qui fait défaut avec la notion de père symbolique, à savoir le défaut du *Nom-du-père*. Il me semble, comme je l'ai déjà avancé, que Lacan glisse vers la notion de père réel, alors qu'il avait défini, dans le séminaire III et dans son article des *Ecrits* sur la « question préliminaire... », le *Nom-du-père* dans sa stricte acception symbolique, à partir de son écriture de la métaphore paternelle, celle de ce signifiant qui met en place la castration tout en déterminant la nomination symbolique. [[Pour rappel, le *Nom-du-père* vient se substituer au signifiant du désir de la mère et le produit de cette métaphore est le phallus symbolique. Ce qui fait que le *Nom-du-père* inscrit le phallus dans l'Autre, tout en le trouant]].

Ce glissement du côté de la dimension du réel se confirmera ensuite, Lacan ne s'arrêtant plus sur une définition uniquement symbolique du *Nom-du-père* au fur et à mesure de ses théorisations. Lors de la séance du 16/06/1971 du séminaire *Dun discours qui ne serait pas du semblant*, il avance : « ce qui est nommé Père, le *Nom-du-père*, si c'est un nom qui, lui a un efficace, c'est précisément parce quelqu'un se lève pour répondre [...] c'est le nom par essence qui implique la foi [...] cette essence du père n'est jamais qu'un référentiel » au sens où « à lui se réfère quelque chose ». Bref, comme le reprend M. Czermak, le *Nom-du-père* est ce trou à partir duquel de la référence peut advenir. Donc, on ne peut en faire une entité Une, un pur signifiant Un qui se fige dans un nominalisme : il y a bien un défaut inhérent à ce Nom, il ne peut être assimilé au seul patronyme d'un individu, même si ce dernier en est un paradigme. Dans ce même séminaire, il va plus loin sur les chemins du Réel du père, à l'appui des suites de Peano, en faisant allusion au meurtre du père et au zéro nécessaire pour qu'une transmission à un successeur advienne et s'inscrive au fil des générations. Il énonce : « le père non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro ». Ce qui permet d'en déduire bel et bien un glissement du père vers le père réel (à l'appui du réel du chiffre, quoique dans le registre de l'ordinal) qui induit ce qui « vectorise » le désir de la mère.

Par la suite, Lacan a repris et développé la question du *Nom-du-père*. S'il n'a jamais démenti son acception symbolique (« D'une question.. », *Ecrits*, en 1958, c'est « le signifiant, qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi », celle de la castration), il n'en a pas moins dévoilé son versant réel. Ainsi, le 20 janvier 1971 (*D'un discours...*), il précise : « voilà... le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit le *Nom-du-père* ». Donc, son acception symbolique. Mais, en faisant allusion à ce réel, il ouvre la question du réel de la jouissance sexuelle du père, c'est-à-dire à ce qui échappe à la castration et à ce qui relève de ce qui ne peut être transmis par les signifiants, à cette part, ce Réel, qui passe par le dire mais qui l'outrepasse. Cela tient à la castration de la langue, mais aussi aux lettres du refoulé primaire qui tombent, à l'instar de ce qui fait tenir un système - je fais référence à la chaîne de Markov.

Ce propos m'a mis au travail et j'y ai saisi un lien possible avec ce qu'il a formulé du versant réel du *Nom-du-père* lorsqu'il écrit le nœud borroméen à quatre. Il me semble qu'en articulant le père mort, père symbolique chez Freud au signifiant du *Nom-du-père*, puis aux *noms-du-père* (R, S et I en tant que noms premiers), Lacan a effectivement opéré un déplacement dans le registre du Réel et introduit au *Nom-du-père* réel. Il a noué ainsi le père symbolique - cet *au-moins-un* de l'exception qui fonde la castration dans les formules lacaniennes de la sexuaction, celui freudien du père de la horde primitive - avec le Réel de la jouissance sexuelle du père. Ce Réel (on pourrait dire ces bouts de réel tous corrélés à l'objet a, ce qui renvoie dans le nœud « bo » à la fois à la jouissance phallique, à la jouissance Autre et à la jouissance du sens) a toute son importance : il rend compte de ce qui déborde la castration dans la transmission même du dire du père, à savoir un Réel du dire du père, voire sur le père, qui ne passe pas par les signifiants, par les phonèmes du dire du père transmis par la mère et qui donc outrepasse la jouissance phallique, sexuelle qui « vectorise » ce dire. C'est pourquoi, j'ai employé l'expression « Réel du dire du père ». J'interprète ce Réel comme ce qui

correspond aux lettres liées aux dépôts de jouissance qui choient de l'équivoque de « la langue » dans la relation primaire et qui déterminent des impacts de jouissance sur le corps de l'*infans*. Peut-être même pourrait-il s'agir des lettres propres au versant réel du symptôme qui déterminent à jamais un *parlêtre*. Je dirai que l'Autre maternel transmet la parole du père, qu'elle énonce à sa façon ce dire, introduisant la dimension symbolique, signifiante du tiers, mais qu'au-delà du dire il y a un Réel du dire du père de l'enfant qu'elle transmet à son insu et qui n'est pas sans lien avec les traces signifiantes du Réel du dire de son propre père qui lui ont été transmises par sa propre mère à la génération précédente.

Toutes ces pérégrinations théoriques peuvent paraître très abstraites. Surtout, elles semblent évacuer la responsabilité du sujet père. Car, si cela ne passe que par le biais de la transmission de son dire par la mère, quelle est la part qui lui revient pour procéder à la séparation de l'enfant avec la mère ? Cette intervention plus directe du tiers paternel correspond plutôt chez Lacan au troisième temps de l'Œdipe, celui où l'opérateur père doit faire preuve d'une parole, d'une présence, d'un à propos dans certains moments clés du lien à l'*infans*. Il s'agirait de lui faire entendre et croire que « quelqu'un [[...]] se lève », qui a le phallus, qui peut dire « non », au désir et à la jouissance de la mère pour son enfant, mais aussi au désir de l'enfant pour sa mère. C'est à ce niveau qu'on peut entendre un impact du père réel, au sens du père en chair et en os, qui ferait son office. Nous savons tous que ce n'est pas si simple, qu'il y a là une mission impossible, mais que cette responsabilité de l'agent père est capitale sur le rapport à la castration de l'enfant. Le père réel souligne que quelque chose échappe au dire, qu'il soit porté par l'Autre maternel ou même directement relayé par la voix du père. Pour autant, ce « Réel du dire du père » a une incidence capitale sur le rapport de l'*infans* à la castration. Par extension, l'agent père n'est réductible ni à un père réel, au sens d'un père de la réalité, ni à un père symbolique, ni aux représentations spéculaires du père imaginaire, c'est un opérateur au service d'une fonction, la fonction paternelle en tant que fonction de nomination. Il s'en déduit qu'il y a un défaut inhérent au *Nom-du-père*, non seulement il ne peut être confondu avec le patronyme, mais il brasse une série de signifiants primordiaux liés à la lignée du tiers paternel. Tout ceci amène Lacan à situer le signifiant *Nom-du-père* comme déterminant la nomination, mais sans le réduire à sa seule dimension signifiante, symbolique.

Une autre référence pour la lecture du père réel est notable et célèbre. Elle situe très bien le père comme agent de la fonction paternelle et fait entendre que le père de la réalité a bien ses limites d'efficace quant à la transmission de la loi de la castration.

Je le cite (*RSI* le 21 janvier 1975) : « un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si ledit, ledit amour, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet petit *a* qui cause son désir ; Mais ce que c'te femme en petit *a* cueille [[...]] n'a rien à voir dans la question ! Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets *a* que sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père ; laquelle est fonction de symptôme [[...]] Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit

être le père, en tant qu'il ne peut être qu'exception. Il ne peut être modèle de la fonction qu'à en réaliser le type ».

J'en déduis les éléments suivants :

Lacan nous indique que le père doit tenir de l'exception au point d'en réaliser le type ! Mais n'est-ce pas une façon de nous signifier qu'il ne peut que rater son coup. Par ailleurs, il a beau être père-versement orienté, assumer son désir sexuel, se situer dans une disparité sexuée... sa parole lui échappe et ne tient pas à la seule transmission de son propre dire, quand bien même il viserait idéalement à assumer sa responsabilité d'homme et de père, selon les convictions et les déterminations qui peuvent l'animer. Lacan souligne combien il est tributaire de sa femme, celle qui est devenue la mère de leurs chérubins au titre de ses objets *a*, pour cautionner sa parole de père et transmettre le Réel de son dire. C'est toujours vrai, mais les familles ont changé, la variable père a changé, les relations de couple aussi... et si les pères ont affaire à des difficultés pour se faire agent de la transmission paternelle, ils ne sont pas seuls à se confronter à une tâche impossible. La transmission maternelle n'est pas moins délicate et renvoie à d'autres impasses et difficultés !

Quoiqu'il en soit, ce sont bien les développements topologiques de Lacan qui vont lui permettre de préciser la question de la nomination, car les trois registres du père n'y suffisent pas.

Avec le nœud à trois, Lacan fait valoir que pour compter un il faut trois. La référence à un quatrième rond n'est pas nécessaire pour que le nœud se noue. Elle fait pourtant retour dans son propos dès lors qu'il y a nécessité de nommer chacune des consistances, R, S et I qu'il appelle alors les noms du père, les noms premiers. C'est pour cela qu'il passe au nœud à quatre. A ce niveau, il fait retour à Freud en le nommant Réalité psychique, Œdipe, *Nom-du-père* et puis symptôme et même sinthome. Le nœud à quatre une fois effectué présente la structure du sujet névrosé freudien et du \$ lacanien ! C'est sur ce statut du *Nom-du-père* que je souhaite mettre l'accent. Cette consistance est celle qui fait le trou de la nomination, mais aussi ce qui nomme ce trou (qu'il va décliner aussi dans les trois registres du refoulé primaire, de l'imaginaire spéculaire et de l'ek-sistence ou du pulsionnel). Le pas de plus de Lacan est de différencier à propos du *Nom-du-père*, d'une part, « le père qui nomme » et, d'autre part, « le père comme nom ». « Le père qui nomme » (y compris R, S et I), c'est-à-dire qui donne un nom aux choses, je l'entends plutôt du côté symbolique du *Nom-du-père*. En revanche, le « père comme nom », je l'interprète comme un équivalent du *Nom-du-père* Réel, à savoir ce nom que le trou du symbolique « recrache » et qui va nouer R, S et I (*Les non-dupes errent*). Le statut de ce dernier reste tout de même énigmatique, un élément promu du Symbolique et qui vient le dédoubler, qui se différencie du *Nom-du-père* symbolique, mais qui fait nomination et trou de la structure. Le repérer et l'entendre comme ce à partir de quoi il y a de la référence et ce qui se recrache du trou fondateur ne fait que renforcer son caractère énigmatique, tout en démontrant qu'il tient du Réel. Je l'interprète comme une combinatoire de lettres qui échoit au *parlêtre*, par sa filiation et, en ce sens, il s'agirait bien pour le « père comme nom » du *Nom-du-père* réel, car au plus près du Réel de ces lettres. Evoquer le « père

comme nom » ou encore le *Nom-du-père* Réel a été pour Lacan une façon d'énoncer un signifiant pour faire bord à l'énigme du trou fondateur de la fonction paternelle. Par son caractère réel, le *Nom-du-père* Réel pourrait s'étendre à d'autres noms, à l'appui de ces lettres qui font filiation pour chaque *parlêtre* et c'est ainsi que le « père comme nom » renvoie à des *noms-du-père* ; sauf qu'il s'en différencierait parce qu'il intervient, non pas au titre de la consistance du rond du Réel, là où les *noms-du-père*, R, S et I, se nouent à trois, mais comme trou, comme quatrième rond, qui noue les trois autres. Il faut entendre mes élaborations comme une recherche pour en rendre compte.

Ultime remarque : si on met l'accent sur la castration, sur le symptôme, sur le *Nom-du-père* symbolique comme quatrième rond, la fonction paternelle relève de la nomination symbolique. En revanche, à privilégier le versant réel du *Nom-du-père*, cette fonction s'inscrit dans la langue, dans l'énonciation, le dire du désir, comme peut l'attester une fin de cure. Colette Soler prend position sur ce point. Le dire est une « fonction existentielle, qui a des effets dans la structure, mais qui n'est pas elle-même fait de structure. Or, ce qui est existentiel est réel, événement contingent ». Le dire ne relève donc pas du Symbolique, elle précise : « le dire se passe fort bien d'aucun père, et même [...] le dire est père ». Elle en conclut : « la nomination n'est pas le privilège des pères, c'est le contraire c'est la nomination qui est père ». Sa lecture est très pertinente. Mais, alors quelle responsabilité du père ? Celui incarné, celui qui dit que « non », cette acception du père réel mise en avant par Lacan dans le troisième temps logique de l'Œdipe et qui détermine la mise en place de la fonction paternelle. J'en conclus qu'on ne peut seulement aborder cette fonction sous l'angle des trous de l'ek-sistence et des énigmes du Réel, soit sur le versant du *Nom-du-père* réel, mais aussi qu'il est fondé d'interroger avec Lacan ce qui relève de la nomination imaginaire de l'agent père, sans jamais omettre qu'on ne peut se passer des fondamentaux de la nomination symbolique si on reste interpellé par les enseignements transmis par Freud sur le père. Il y a donc à prendre la mesure de toute cette complexité de nouage des trois registres et des trois nominations qui en relèvent. Cela paraît essentiel dans la pratique clinique, notamment avec les enfants dans leurs relations avec leurs parents, dans un contexte historique, culturel et social où les fondements familiaux évoluent considérablement.